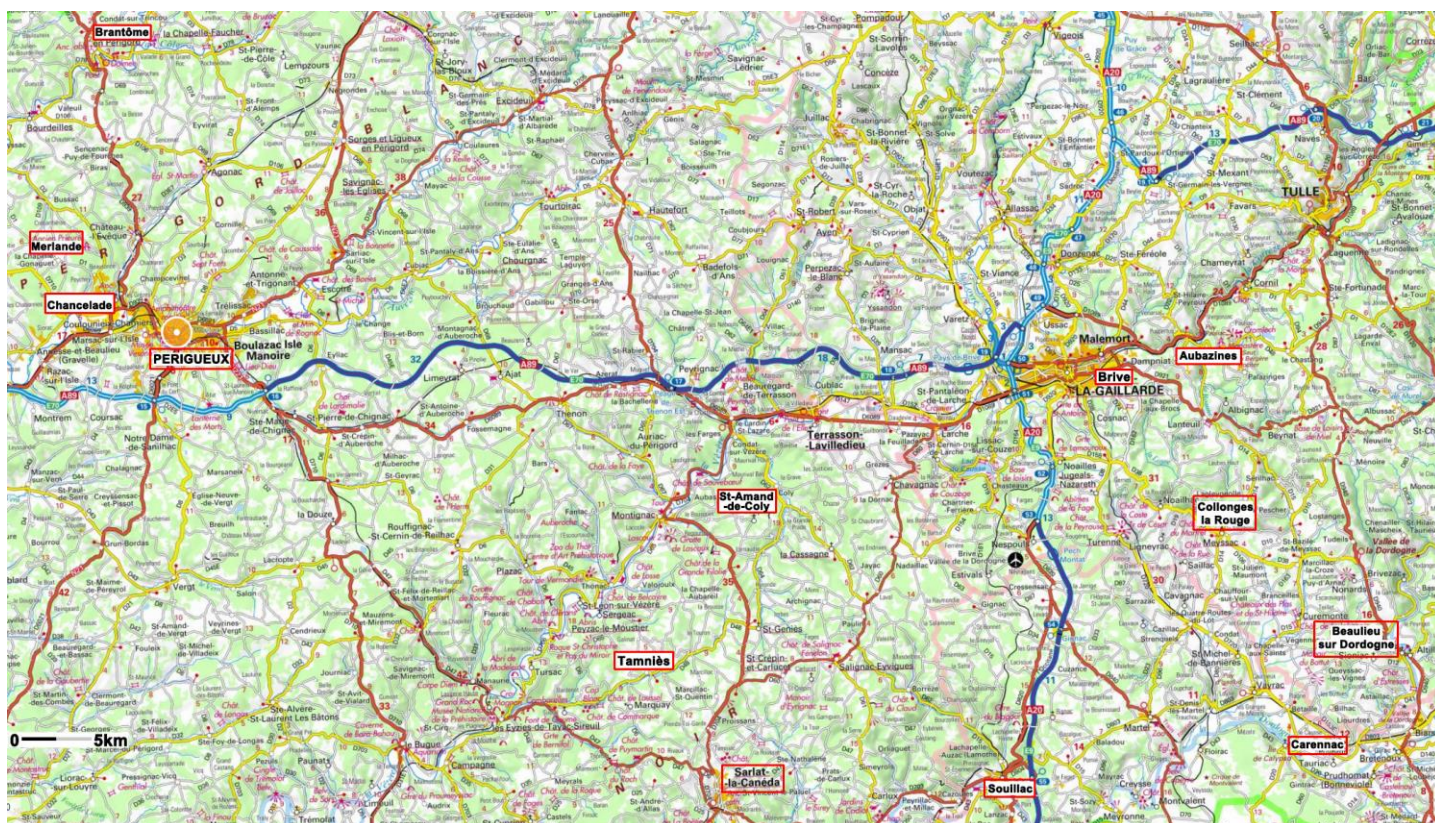


Périgord du 12 au 15 juin 2017

Deuxième partie : 14 et 15 juin.

Avec, par ordre d'apparition : St Amand de Coly, Périgueux, Brantôme, Chancelade et Merlande.



Saint Amand de Coly

Où nous retrouvons notre vieille connaissance, Oliba.

L'Histoire (<http://www.saint-amand-de-coly.org/patrimoine.php>)

Les documents historiques concernant l'Abbaye de Saint-Amand de Coly sont peu nombreux.

C'est le mérite d'André Delmas d'en avoir fait l'analyse la plus exhaustive. Son ouvrage "L'abbaye de Saint Amand de Coly" (Société Historique et Archéologique du Périgord, Clairvivre, 1978) est la référence en la matière. C'est de cet ouvrage que sont extraites l'essentiel des informations rapportées ci-dessous.

Le premier document historique connu faisant état d'un monastère à Saint-Amand de Coly est daté de 1048.

Cette année-là, un moine de l'abbaye catalane de Ripoll, fit le tour des abbayes et églises de la région pour y lire l'éloge d'Oliba, ancien abbé de Ripoll et évêque de Vich. A chaque étape, le détail des cérémonies était consigné sur un rouleau de parchemin (le rotulus).

Le rouleau de parchemin récemment disparu, citait les différents lieux où le moine s'était rendu et, entre autres, "Saint Amand dit de Genouillac".

C'est cependant plusieurs siècles auparavant qu'il faut rechercher les origines de l'abbaye.

Selon la légende, c'est au milieu du VI^e siècle, à l'époque du roi mérovingien Clothaire 1^{er}, qu'Amand, un jeune noble d'origine limousine, suit Sore l'Arvenne et Cyprien pour embrasser avec eux la vie monastique.

Après avoir longtemps séjourné parmi les serfs de la villa mérovingienne de Genouillac qui deviendra Terrasson, ils prononcèrent leurs vœux et décidèrent de se séparer, préférant la vie solitaire des ermites. Amand, pour sa part, trouva une grotte à sa convenance, non loin de Genouillac en un lieu qui deviendra Saint-Amand de Coly.

Il y apporta la parole de l'évangile à une population asservie qui fit de lui un Saint. Amand dut mourir à la fin du VI^e siècle. Selon un chroniqueur du IX^e siècle "Saint-Amand natif de la Meyze, près de Saint-Yriex, repose dans le bourg du Périgord qui porte son nom". Les martyrologes fixent sa mort au 25 Juin. Ainsi, à Saint-Amand, l'humble abri d'un ermite et le tombeau d'un Saint furent le commencement d'un monastère et d'un village.

Puissante, l'église contribue largement à la structuration territoriale du pays.

Du VII^e au VIII^e, les diocèses se divisent en paroisses urbaines ou rurales presque toujours par les soins d'une communauté de moines

Les moines de Saint-Amand ont certainement contribué à la création d'un grand nombre d'églises et de prieurés (Montignac, Brenac, Aubas, Plazac, Thonac, Thenon, Saint-Geniès, Lacassagne, Nadaillac, Archignac, Salignac, Coly, Saint-Lazare, Saint-Rabier, Le Cern, Cublac) qui resteront sous la dépendance de l'Abbaye de Saint-Amand. Au IX^e siècle, les guerres d'Aquitaine conduites par Pépin le Bref, puis les incursions normandes créèrent un état de terreur intermittente et de nombreuses destructions. Les monastères de Saint-Sore (à Terrasson) et, dit-on celui de Saint-Amand furent détruits en 857 par des hordes danoises remontant les vallées de la Vézère. La vie religieuse en fut grandement affectée. Les monastères durent se mettre sous la protection des barons locaux mais payèrent chèrement cette protection et subirent les abus qui en découlèrent. André Delmas décrit la situation du monastère de Saint-Sore au début du X^e siècle, ce qui vaut sans doute aussi pour celui de Saint-Amand "L'abbaye n'a pas échappé aux spoliations du puissant comte du Périgord. Là comme ailleurs, les moines, privés de leurs revenus, vivent misérablement. Après tant et tant de malheurs on a oublié la règle et la ferveur est tombée." Le X^e siècle est aussi marqué par un important mouvement de réforme tendant à restaurer la discipline monastique, à affranchir les monastères des ingérences séculières et à obtenir la restitution du temporel. La croyance aux "terreurs de l'An Mil" selon laquelle le monde prendrait fin en l'an mille a peut-être aidé Odon, grand abbé de Cluny, à convaincre le puissant comte de Périgord de restituer en 937, ses biens au monastère de Genouillac. Il est vraisemblable que le monastère de Saint Amand dont l'histoire est si intimement liée à celle du monastère de Genouillac (Terrasson) bénéficia aussi de ce grand mouvement de reconquête.

Dès la fin du XI^e et au début du XII^e siècle, dans le climat de réforme entrepris par les papes Grégoire VII et Urbain II et avec le puissant appui des ducs d'Aquitaine, les chanoines réguliers de Saint-Augustin ouvraient l'ère nouvelle de l'ordre canonial alors que de leur côté les Bénédictins tentaient d'étendre leur influence. En 1101, l'abbaye de St-Martial de Limoges obtenait le consentement du comte de Terrasson et celui de l'évêque de Périgueux pour soumettre à l'obédience bénédictine le monastère de St-Sore. Selon André Delmas, il dut y avoir à l'issue de la mainmise de Limoges sur Terrasson, scission parmi les moines de Saint-Sore, certains, refusant la contrainte clunisienne et formant un noyau de réformateurs, rejoignirent la communauté établie à Saint-Amand. Depuis cette époque l'abbaye a vécu selon la règle augustinienne.

Le premier abbé connu de Saint-Amand est l'abbé Guillaume. Son nom figure dans un document daté de 1125. Son corps repose dans la chapelle nord de l'abbatiale. L'ouverture et l'examen détaillé de son tombeau a montré qu'il fut inhumé là où il repose indiquant ainsi que la chapelle nord fut construite avant sa mort. L'abbé Guillaume est considéré comme le premier bâtisseur de l'abbaye. Il ne vit pas la construction du reste de l'édifice qui s'acheva au début du siècle suivant. Furent successivement édifiés le chœur qui remplaça l'ancienne chapelle de l'abbaye, le bras sud du transept, la nef et le clocher donjon.

"Discat q(u)i nescit vir nobil(is) hi(c)
req(u)iescit Q(u)i Rachel q(u)e lia q(u)i marta
f(u)it at(ue) maria Psal(mos) cantate fr(atres)
christum q(u)e rogare Salvat ut abatem
w(ilhelmum) p(er) pietamen"

que l'on peut traduire :

"L'apprenne qui l'ignore, un homme noble ici
repose qui fut Rachel et Lia, Marthe et aussi
Marie. Des psaumes chantez frères, et le
Christ suppliez, qu'il sauve l'abbé Guillaume
en sa miséricorde"



L'épithape de l'abbé Guillaume, dans la chapelle Nord de l'Eglise

Les XIII^e et XIV^e furent une longue période de prospérité au cours de laquelle le temporel de l'abbaye s'est accru de manière importante.

L'abbaye de Saint-Amand eut sous sa juridiction jusqu'à dix-neuf prieurés.

Au milieu du XIII^e siècle, le nombre de chanoines était insuffisant pour assurer le service divin dans les nombreuses paroisses dépendant du monastère.

En 1263, le pape Urbain IV accordait quatre nouveaux clercs.

Cette période de prospérité ne fut pas pour autant une période de calme.

L'abbaye eut à se défendre contre les déprédations commises par les grands féodaux. Elle dut se placer à plusieurs reprises sous la protection du roi de France et de ses sénéchaux.

En octobre 1304, l'abbaye reçut Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux qui devint peu après le pape Clément V qui transféra le Saint-Siège à Avignon. Son successeur Jean XXII créa le nouvel évêché de Sarlat qui engloba les monastères de Terrasson et de Saint-Amand. En 1381, la construction d'un hôpital pour les pauvres fut commencée

La guerre de cent ans (1337-1453), longue et confuse guerre féodale, ravagea le Périgord qui eut le rôle douloureux de pays frontière.

Les principaux épisodes périgourdins de cette lutte furent, dans les débuts, la prise de Bergerac par les Anglais (1345) suivie dans la même année de la victoire française d'Auberoche.

Après le traité de Brétigny (1360), le Périgord retomba à nouveau entre les mains des anglais.

Enfin c'est en Périgord, qu'eut lieu la grande victoire de Lamothe-Montravel, dite de Castillon (1453) qui consacra l'expulsion des Anglais du sol français.

L'abbaye de Saint-Amand de Coly ne fut pas épargnée des dommages de la guerre.

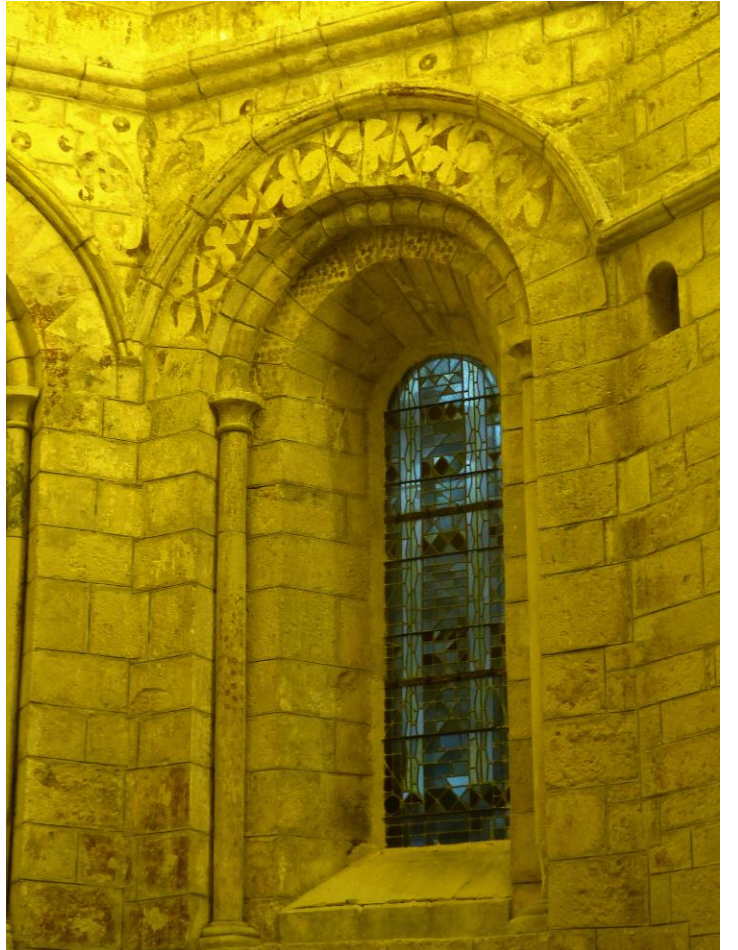
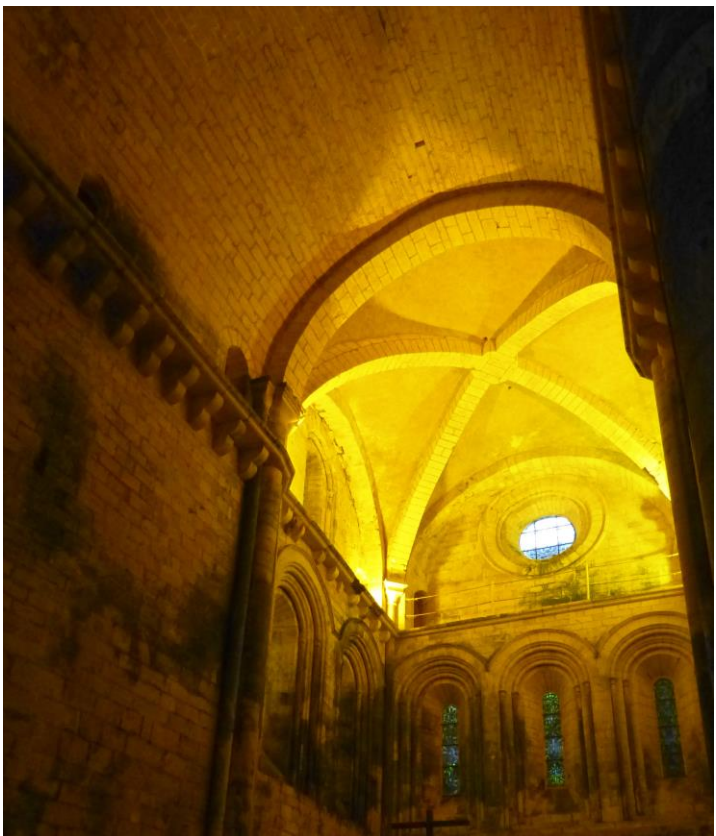
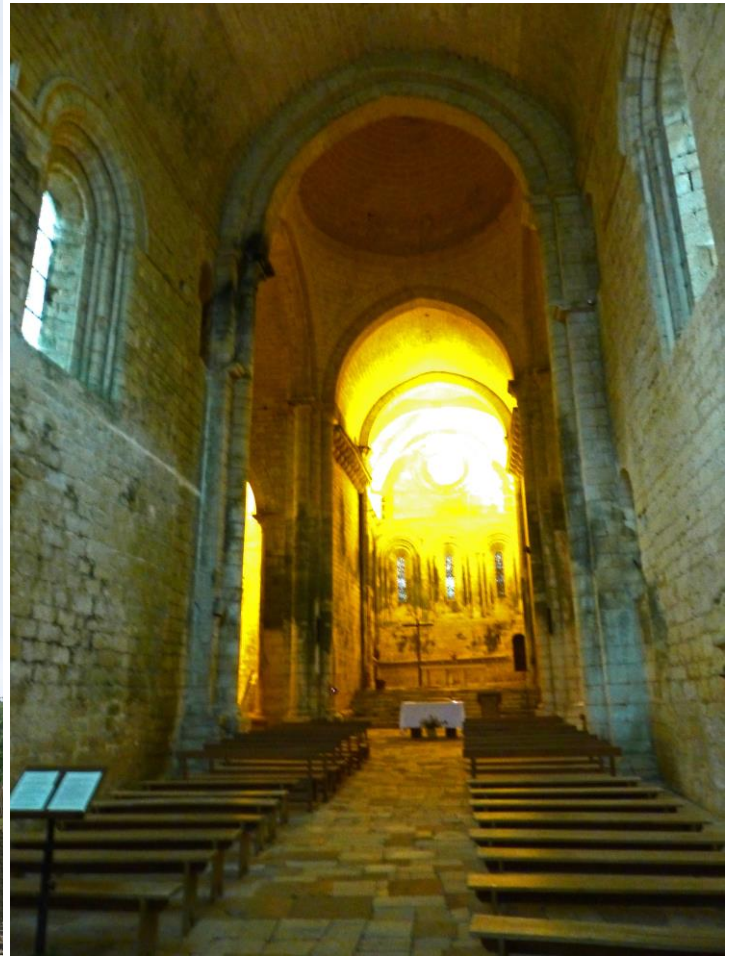
C'est vraisemblablement à l'annonce de la guerre de cent ans que les systèmes de défense de l'abbaye furent mis en place ou renforcés. En 1377, les Anglais surprennent les forteresses de Saint-Geniès et du mont-Coly d'où ils ne partiront qu'à prix d'argent; pour y revenir à l'occasion. Ainsi en 1411 Pierre de Fleury, capitaine de Montignac, les chassait à nouveau et remettait le fort de Coly à l'abbé de Saint-Amand, Hélié de Girmond, à charge de réparer les fortifications du monastère et du château et d'en assurer la garde.

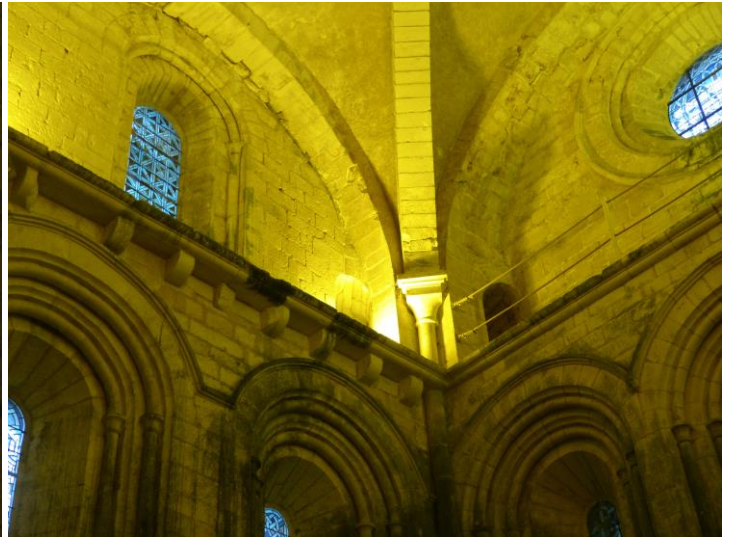
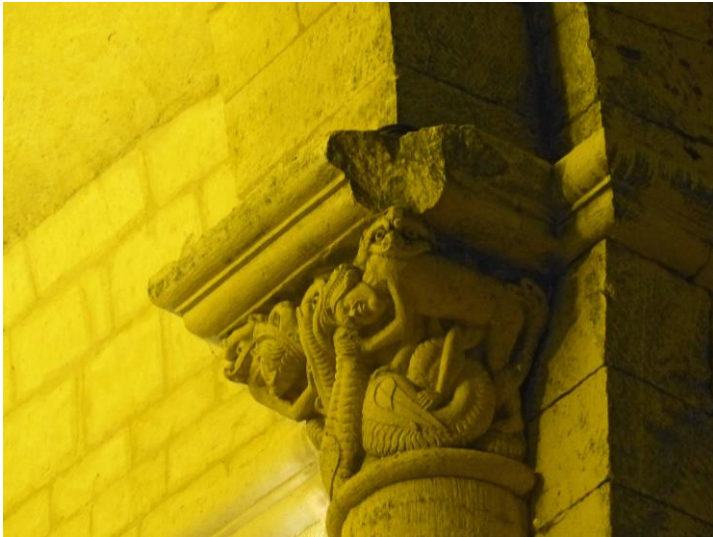
A la fin de la guerre de cent ans le pays est ravagé, églises et monastères n'ont plus de quoi subsister.



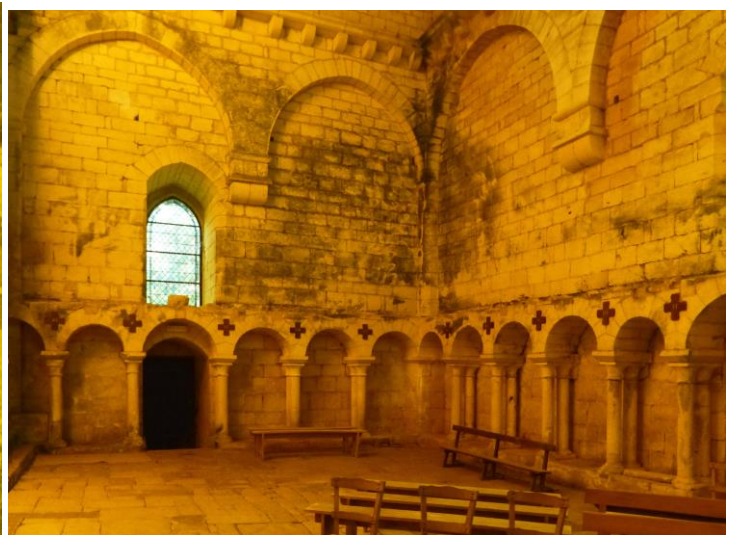
L'entrée est impressionnante.







L'Enfer (deux créatures humaines sont en passe d'être dévorées par des monstres ailés)



L'Acrobate (remarquer les jambes passant au-dessus de la tête)

Transept sud

La croisée du transept est voûtée d'une coupole sur pendentif caractéristique de l'art roman en Périgord.

La coupole, avec sa forme circulaire, symbolise le monde divin et l'infini, en opposition à la forme rectangulaire de la croisée du transept qui symbolise, elle, le monde terrestre.

Le transept Sud se distingue du transept Nord par la présence d'une galerie de circulation posée sur douze arcs retombant sur des colonnes géminées. Deux portes permettaient d'accéder au cloître, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au niveau de la galerie.



Le chœur est constitué de deux travées. La première, occupée par les marches conduisant au niveau le plus élevé est voûtée en berceau souligné par une coursière reposant sur de gros corbeaux. La coursière du chevet est prise dans le mur. A l'époque romane on essaye de favoriser la lumière et même si elle n'est pas toujours abondante, elle est désormais mise en scène. L'ensemble est abondamment éclairé par deux étages de baies; le tout surmonté, au niveau du chevet, par un oculus. La seconde travée du chœur est voûtée d'une croisée d'ogives de section carrée avec une curieuse clé à sept claveaux.



En route pour Périgueux.

Périgueux

Deux églises, dont une imprévue, peut-être la plus belle des deux : St Etienne. Encore une église à nef de coupôles : il en subsiste 2 sur les 4 de départ. (https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise_Saint-%C3%89tienne-de-la-Cit%C3%A9)

L'église Saint-Étienne-de-la-Cité, ou l'ancienne cathédrale Saint-Étienne-de-la-Cité, est la première cathédrale catholique romaine de Périgueux.

Dans l'ancienne *Civitas Petrucoriorum*, cité gallo-romaine des Pétrrocors, sur le site du temple antique dédié au dieu Mars, au début du VI^e siècle, l'évêque Chronope II fait ériger la première église de Périgueux. Sur ce même site, la construction d'une nouvelle église débute au XI^e siècle par la travée ouest et se termine au XII^e siècle par le chœur.

Cet édifice devient la première cathédrale de Périgueux. Au départ elle possédait une nef unique à trois travées carrées, un chevet plat et deux coupôles. À son apogée, elle comprendra quatre coupôles et un clocher avant les premières destructions.

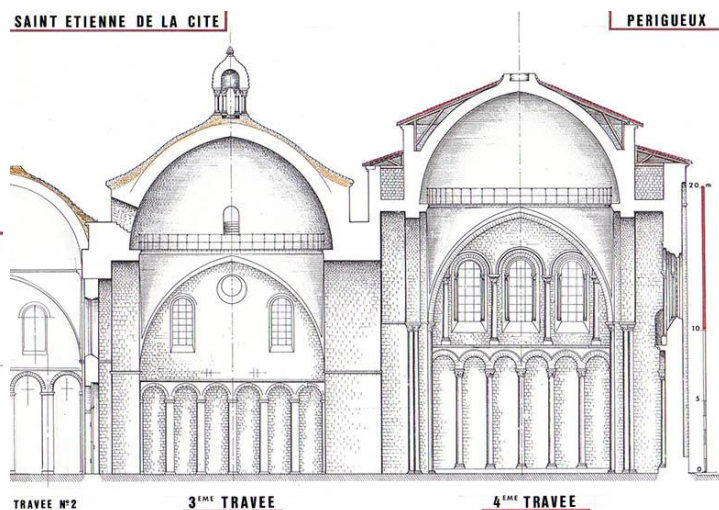
En 1577 un incendie et la destruction de la moitié de l'édifice par les huguenots endommagent l'édifice.

La cathédrale perd alors les deux premières travées ouest, couvertes de coupôles, ainsi que le clocher-porche. Le clocher-porche sera restauré en 1620. En 1652, la cathédrale subit une seconde phase de dommages lors des événements de la Fronde.

En 1669, le siège épiscopal est transféré à l'église Saint-Front qui devient la cathédrale Saint-Front. La cathédrale Saint-Étienne-de-la-Cité redevient alors simple église.

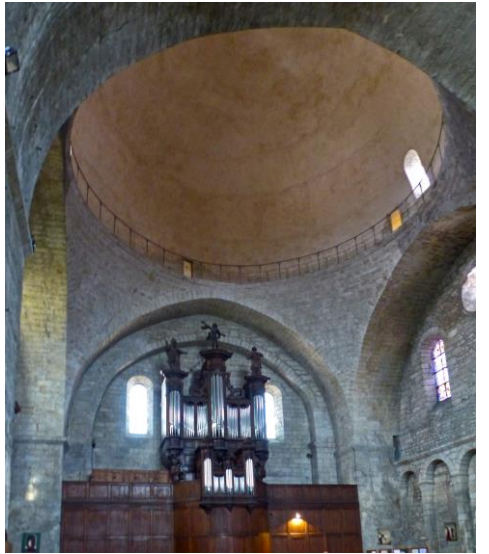
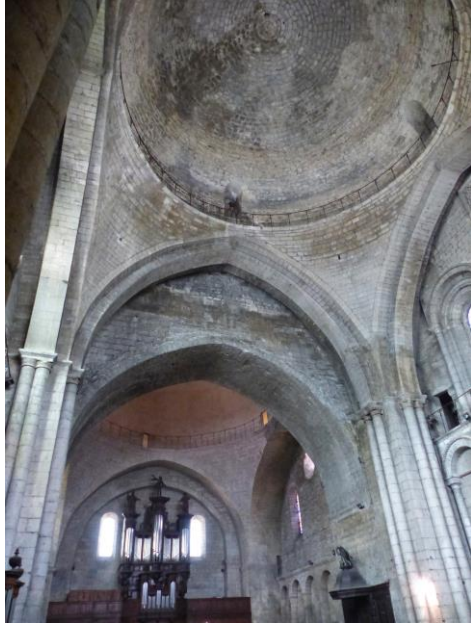
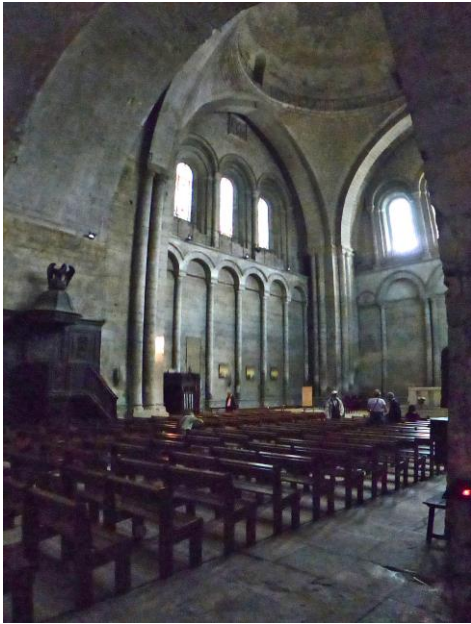
L'année 1907 voit le début d'une importante campagne de restauration, dirigée par l'architecte Henri Rapine. Il est à noter lors de cette restauration que la couverture en tuiles de la travée occidentale est remplacée par une couverture en pierre.

Bien que largement amputée, l'ancienne cathédrale a conservé une travée d'origine de style roman et deux des quatre coupôles, dont une de quinze mètres de diamètre.





Le chœur plat

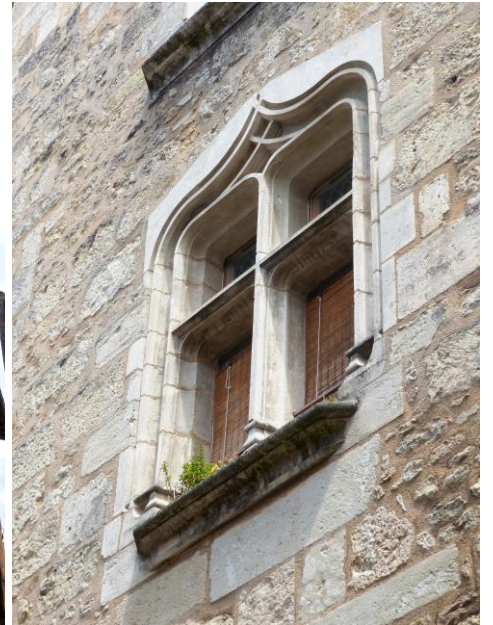




Façade sud
Départ vers St Front.



Facade ouest : on voit bien ce qu'il reste du ↑ pendentif de la travée 2.



Calcaire à silex

L'évêque de Périgueux était parti en Palestine et est passé à Venise à son retour. Après avoir vu Ste Sophie, il a aussi vu St Marc. On sent l'inspiration mais il n'y a pas eu "copie". Sur la photo de la page suivante, on voit une débauche de clochetons : à l'origine, il y avait 5 coupoles et 5 clochetons. Après la "restauration", il y a toujours 5 coupoles mais 17 clochetons même si les nouvelles coupoles sont différentes des originales.

Remontant dans ses premiers jours aux IV^e et V^e siècles, St Front fut d'abord une église, puis une abbaye avant de prendre le titre de cathédrale au XVI^e siècle, à la suite du sac par les Huguenots de l'ancien siège épiscopal, l'église Saint-Étienne-de-la-Cité. Restaurée par Paul Abadie (décrit dans le Larousse comme le "restaurateur abusif de St Front" durant la seconde moitié du XIX^e siècle, la cathédrale Saint-Front a, comme la basilique Saint-Marc de Venise, son plan en forme de croix grecque et ses cinq coupoles sur pendentifs qui rappellent la structure de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople. L'édifice, d'abord église abbatiale, a pris le nom de celui qui fut, selon la légende, le premier évêque de Périgueux : saint Front.



Une première église s'implanta sur le flanc d'une colline dans l'actuelle ville de Périgueux. Sa construction commença entre 500 et 536.

Les invasions normandes qui se déroulèrent dans le Périgord au IX^e siècle, détruisirent l'église en l'an 845³, laissant seulement la plus ancienne partie, découverte par les fidèles au XVI^e siècle, du double édifice situé dans la cathédrale.

Deuxième statut d'abbaye

En 976, l'évêque Frotaire fit construire l'abbaye de Saint-Front sur l'emplacement de l'ancienne église. Elle est consacrée en 1047. Le chœur voûté abritait le tombeau de saint Front, sculpté en 1077 par Guinanond, moine de l'abbaye de la Chaise-Dieu, décoré de nombreuses pierres précieuses et de sculptures, notamment d'un ange peint avec un nimbe réalisé dans des éléments de verre, maintenant conservé au musée du Périgord.

Au XI^e siècle, l'église abbatiale fut agrandie par l'apparition d'une église à coupoles, afin d'accueillir plus de pèlerins, notamment ceux se dirigeant vers Compostelle. Ces deux édifices attachés partageaient seulement l'autel. En effet, l'ancienne église avait son chœur à l'est et la nouvelle à l'ouest. L'église à coupoles avait à l'est un escalier qui permettait d'accéder à la plus vieille depuis les berges de l'Isle.

Un incendie se produisit en 1120, au temps de l'évêque Guillaume d'Auberoche, ravageant le bourg et l'abbatiale. La construction de l'église à coupoles fut terminée entre 1160 et 1170. L'église à coupoles fut prolongée à l'est, en 1337, par une chapelle dédiée à saint Antoine et non par une abside de style gothique comme cela était initialement prévu.

En 1525, elle fut de nouveau agrandie par la construction d'une église paroissiale nommée Saint-Jean-Baptiste puis Sainte-Anne au nord-est, emplacement actuel de la chapelle de la Vierge.

En 1575, les huguenots pillèrent la future cathédrale en détruisant une grande partie du mobilier et en volant les reliques de saint Front, qui furent emportées et jetées dans la Dordogne.

La cathédrale Saint-Front avant sa restauration par Paul Abadie fils →.

Photographie de Édouard Baldus en 1852.

La cathédrale sous la Réforme protestante

Les destructions faites par les protestants, lorsqu'ils ont pris la ville entre 1575 et 1577, amenèrent l'abandon de la basilique Saint-Front pendant six ans, puis de la cathédrale Saint-Étienne de la Cité, qui était le siège du diocèse jusqu'en 1669. Cette même année, l'église Saint-Front la remplaça en acquérant son titre de cathédrale.



En 1760, les coupoles, qui étaient en très mauvais état, furent recouvertes d'une charpente habillée d'ardoises.

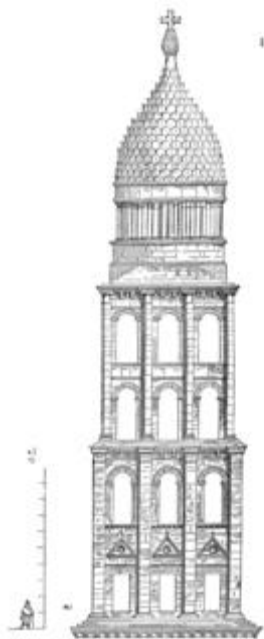
En 1840, la cathédrale est classée au titre des monuments historiques.

Restauration de la cathédrale au XIX^e siècle

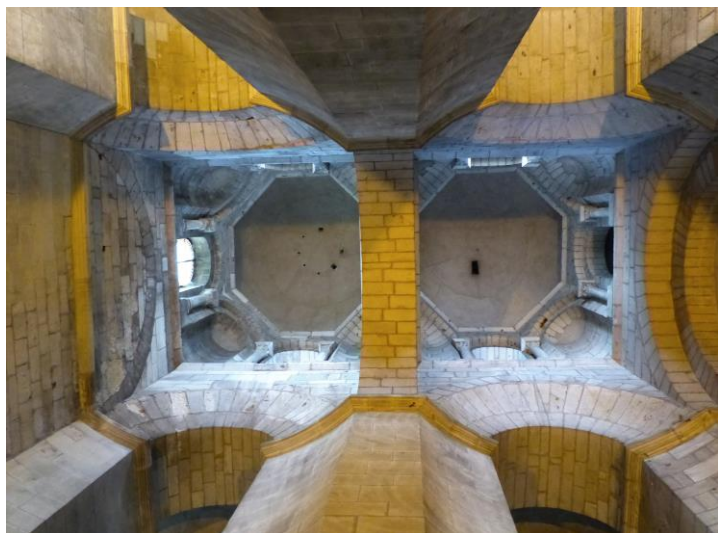
De 1852 à 1895 eu lieu la restauration de l'église Saint-Front, réalisée par Paul Abadie, futur architecte de la basilique du Sacré-Cœur à Paris, qui n'est pas sans ressemblance avec la cathédrale Saint-Front. Lui et d'autres architectes firent ajouter les clochetons qu'on peut observer aujourd'hui. La cathédrale ne conserva que son clocher du XII^e siècle, mais son aspect original avec ses coupoles est rétabli quand Paul Abadie redessina l'ensemble de l'architecture en respectant tout de même le plan et les volumes de l'édifice.

Entre 1855 et 1858, les coupoles sud et nord étaient dangereuses à cause de leur âge, surtout cette dernière qui fut finalement démolie sous ordre du Comité des inspecteurs généraux des Édifices diocésains, après une demande de M. Léonce. Cet évènement provoqua une réaction en chaîne, dont la destruction en 1864 de la coupole sud et celle à l'est entre 1867 et 1871. Les chapelles Sainte-Anne et Saint-Antoine furent détruites mais les cryptes du XII^e siècle ne furent pas modifiées.

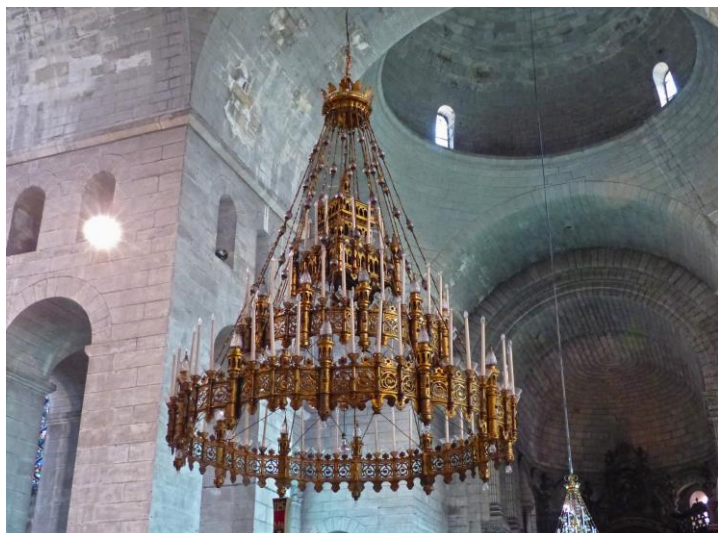
En 1889, la façade de l'église latine et le cloître sont à nouveau classés au titre des monuments historiques. En un mot comme en cent, seul le clocher est d'origine et le reste a été rebâti.



Le clocher de l'abbaye par Eugène Viollet-le-Duc.



Le clocher ↑, le luminaire ↓ du XIX^e et le retable baroque ↓ (dormition et assomption de la Marie)





Cloître



Une des coupoles et des nombreux clochetons

Brantôme

L'abbaye Saint-Pierre est une abbaye bénédictine fondée en 769 par Charlemagne et supprimée à la Révolution. De nos jours, subsistent l'église abbatiale (XI^e-XIII^e siècles), une partie du cloître (XIV^e) et les bâtiments conventuels (XVIII^e), qui abritent deux musées municipaux ainsi que l'hôtel de ville de Brantôme.

Histoire de l'abbaye

L'abbaye de Brantôme a été construite dans un site exceptionnel, au pied d'une falaise en croissant surmonté d'un écrivain boisé, au bord d'une rivière, la Dronne, qui entoure la cité médiévale et la protège des vents dominants.



Dès le VIII^e siècle, les moines bénédictins ont donc vécu en troglodytes, la falaise fournissant abris et matière première de qualité pour la construction. La tradition veut que ce soit Charlemagne qui consacra l'abbaye en y déposant les reliques d'un enfant martyr, un des saints Innocents, saint Sicaire. Deux panneaux de bois doré datant du XVII^e siècle, dans le chœur de l'église, illustrent la donation et le massacre.

L'abbé de Brantôme était présent au Concile d'Aix-la-Chapelle de 817, convoqué par Charlemagne afin de réformer la vie monastique de son empire. De ce premier monastère rien ne subsiste, pas même la connaissance du lieu exact de son implantation. Ravagée à deux reprises par les incursions normandes, la première abbaye a été en effet détruite par les Vikings en 848 et en 857.

Vers l'an 900, Bernard, comte de Périgord, rend à leur destination les biens de l'abbaye de Brantôme qu'il a héritée de son père. Les moines reconstruisirent petit à petit un nouveau monastère. L'abbaye retrouvait une certaine prospérité à partir du X^e siècle. C'est l'époque de la construction du clocher campanile à gables de style roman limousin (XI^e siècle).

Grimoard, abbé de Brantôme, fut nommé évêque d'Angoulême en 991. Il conserva le titre abbatial de Brantôme, ce qui lui permit de construire la cathédrale d'Angoulême, consacrée en 1017, en partie grâce aux revenus qui lui venaient de l'abbaye.

Au cours de ce premier siècle du nouveau millénaire, la discipline monastique à Brantôme s'était quelque peu relâchée. Elie, comte de Périgord, céda ses droits sur Brantôme à l'abbé de la Chaise-Dieu en 1080. Ce changement amena la réforme de la communauté, la délivra du pouvoir laïque et donna un nouvel essor à l'abbaye, qui se poursuivra durant les XII^e et XIII^e siècles. La cité prospère, devient une étape pour les pèlerins en route vers Compostelle. En partie détruits par les guerres franco-anglaises, les édifices religieux furent reconstruits à la Renaissance.

Dévastée par les troupes de Raimond II de Montaut, seigneur de Mussidan en 1382, durant la guerre de Cent Ans l'abbaye fut restaurée avant d'être transformée par les Anglais en une sorte de château fort en 1404. L'église abbatiale, détruite, ne fut restaurée qu'en 1465, et le cloître fut rebâti en 1480.

En 1501, alors que la communauté ne comptait que treize religieux, l'élection abbatiale créa la division avec la nomination de deux abbés. La crise dura trois ans et se termina par la cession de l'abbatiate au cardinal d'Albret, premier abbé commendataire. À la mort de celui-ci, de nouveaux désordres éclatèrent et cinq prétendants se disputèrent la crosse pendant dix-huit ans ! En 1538, Pierre de Mareuil, évêque de Lavaur, fut reconnu comme abbé et s'efforça de rétablir la vie monastique et la paix dans son abbaye. Il rattacha Brantôme à la congrégation de Chezal-Benoît. L'incorporation fut complète en 1559 et cinq ans plus tard la communauté comptait 37 religieux. Même dans cette congrégation, l'abbaye conserva ses abbés commendataires. Le plus illustre d'entre eux fut Pierre de Bourdeille, le mémorialiste connu sous le nom de Brantôme (abbé de 1558 à 1614). Son abbatiate sauva l'abbaye pendant les guerres de religion. Par deux fois les réformés vinrent au monastère qui leur ouvrit ses portes. Les réformés respectèrent l'abbaye, qui était alors riche et prospère.

En 1636 la congrégation de Chezal-Benoît s'unit à la congrégation de Saint-Maur. Brantôme fut parmi les premiers à accepter cette incorporation. À cette date l'abbaye se trouvait dans une situation moralement et matériellement déplorable. Les mauristes restaurèrent ou reconstruisirent les bâtiments. Lors de l'édit de 1768, Brantôme ne comptait plus que huit religieux.

L'abbaye de Brantôme est une abbaye romane (la voûte de l'église, reconstruite au XV^e, est gothique).

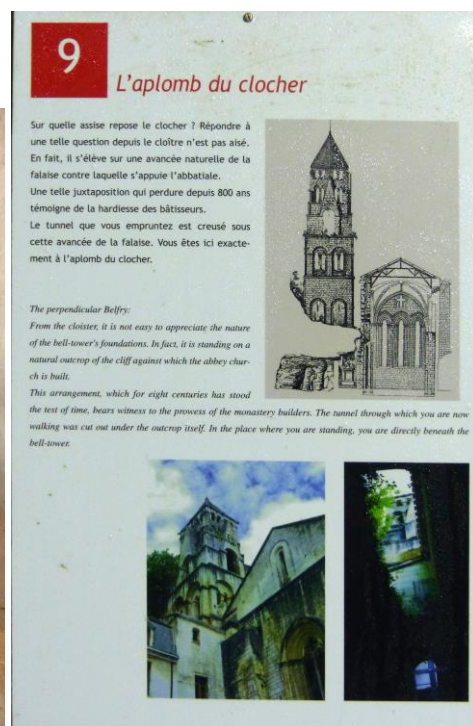
Le clocher de l'église abbatiale (XI^e) est certainement le plus ancien campanile de France. Il a, en outre, la particularité d'être bâti non sur l'église mais sur le surplomb rocheux de 12 mètres de hauteur qui la domine. Son architecture à quatre étages est pour le moins étonnante.

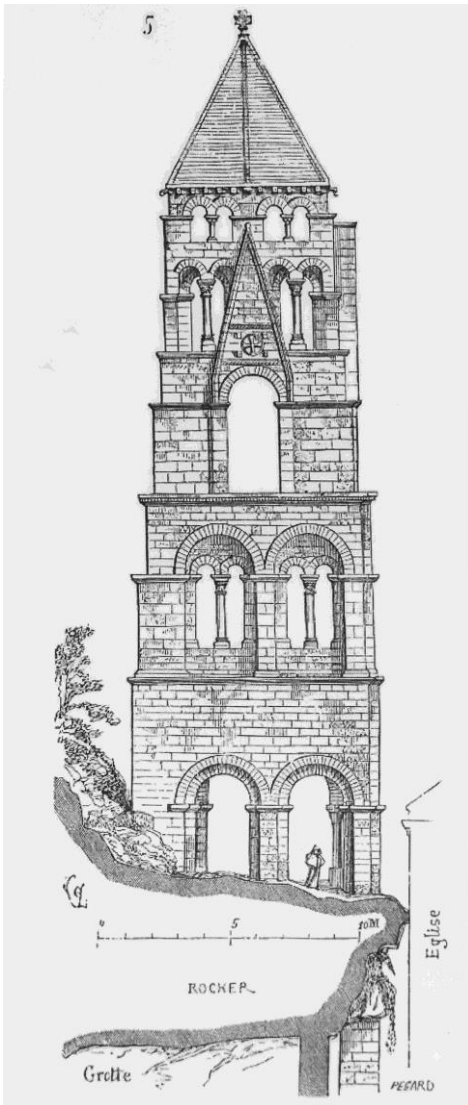
Il faut signaler la particularité de l'abbaye du XII^e, dont une partie est construite dans la falaise. Dans une dizaine de grottes aménagées dans la falaise, il y avait le chauffoir et le lavoir des moines, le moulin abbatial, le pigeonnier troglodytique. La "fontaine du rocher" vouée à saint Sicaire est toujours vénérée pour ses vertus sur la fécondité. La grotte du Jugement Dernier, aménagée au XV^e, baignée d'une atmosphère mystérieuse, décorée d'un énigmatique "triomphe de la mort" et d'une crucifixion d'inspiration italienne, témoigne de la spiritualité qui a animé pendant un millénaire la communauté des moines de Brantôme.

Au cours des siècles, l'abbaye a été remaniée et reconstruite à plusieurs reprises. L'église est reconstruite au XII^e, puis remaniée un siècle plus tard. Après la guerre de Cent Ans, au XV^e siècle elle est encore une fois reconstruite. À cette époque, entre 1465 et 1539 le cloître est également reconstruit. Puis l'abbatiale subit un profond remaniement par Paul Abadie (celui qui a sévi à Périgueux). En 1858 l'architecte supprime trois des galeries du cloître. Les bâtiments conventionnels qui jouxtent le cloître sont remaniés au XVII^e siècle. De cette époque date l'escalier en pierre dit *de Vauban*, un escalier à encorbellement. L'escalier desservait la partie de l'abbaye qui accueille hôtes et pèlerins, il y avait aussi l'infirmerie.



Escalier Vauban





Le relevé de Viollet le Duc



Grotte du jugement dernier



A Brantome, on a créé une île artificielle pour délimiter le profane du sacré. La hauteur du clocher avait pour but d'attirer les pèlerins qui ne passaient en principe pas par Brantome.

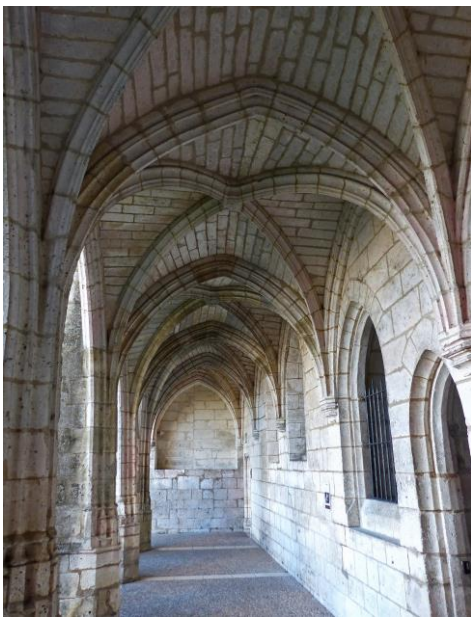
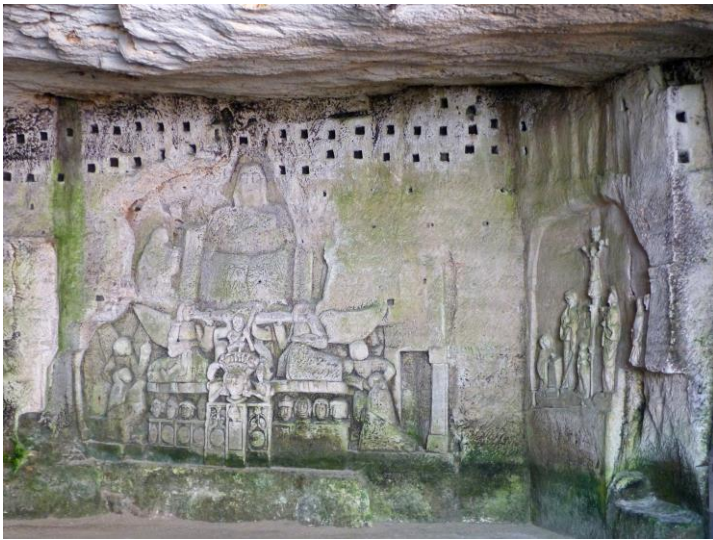
Ci-contre, la fontaine du rocher. Elle existait avant l'abbaye et certains motifs celtes "païens" ont été enlevés sauf ce qui ressemble au triskèl auquel on peut donner une symbolique trinitaire.

Pour le "jugement dernier", il s'agit sans doute de toute autre chose, sans doute une danse macabre. Au centre en bas, le roi, portant une couronne de tibias, est emmené par deux squelettes. De part et d'autre les deux moines sont accueillis par deux anges. Ils sont les seuls en dehors du tombeau où figurent des gens de tous les jours.

Le Christ de la crucifixion est plutôt petit. Un évêque assiste à la scène. On voit Jean, Marie Madeleine, une autre femme et Marie en prière qui regarde ailleurs, comme absente de ce qui se passe (mais pourquoi dit-on que c'est Marie et pas la femme qui a la même taille que Jean ?). La Jérusalem représentée est plutôt périgourdine.

Cette sculpture est de l'époque de la Fronde : l'église a été démolie et les moines reviennent dans les grottes.





Quand on est passé du roman au gothique, la façade gothique est plaquée sur la partie romane. Sur le portail on peut voir les approximations successives. Rien ne joint parfaitement, l'église n'est pas verticale, les arcs du cloître ne sont pas dans l'axe. Sur la façade d'entrée, la façade, les deux fenêtres et le portail ne sont pas alignés.

Ci-dessous, deux sculptures romanes qui se trouvent dans le fond de l'église :

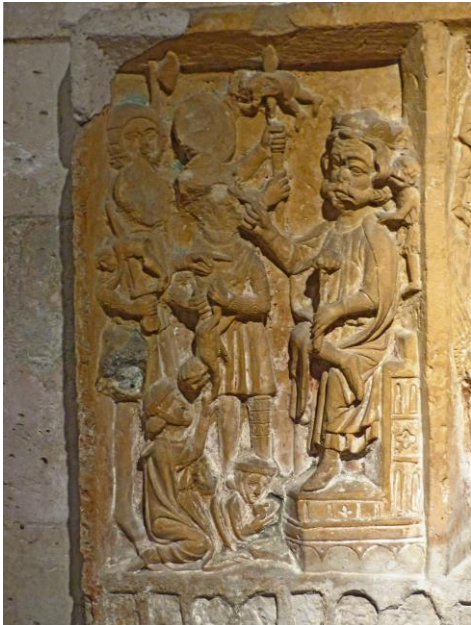
Le Massacre des Innocents.

On découvre, au-dessus d'un chapiteau roman réemployé, un bas-relief du XIII^e siècle consacré à l'événement.

Hérode, visage buté du tortionnaire, ordonne le carnage auquel il assiste sans broncher. Il est assis sur une église. Un diable, perché sur le clocher lui souffle à l'oreille conseils et encouragements!

Les enfants sont égorgés, embrochés, étranglés, malgré les supplications de leurs mères.

La partie droite du bas-relief montre les enfants dans une barque céleste qui les entraîne comme dans une montgolfière, vers les hauteurs célestes.



Eglise non visitable, l'office des moines étant en cours.
Repos à Périgueux avant la dernière journée

Chancelade

Sa construction s'est étalée du X^e au XII^e siècle. Quand, vers 1096, le pape Urbain II voulut rattacher les moines de l'abbaye Saint-Pierre de Cellefrouin au monastère de Charroux, quittant ainsi la règle de saint Augustin pour suivre la règle des Bénédictins, l'abbé Foucault s'y oppose et devient ermite à Fons Cancellatus.

C'est l'acte fondateur de l'abbaye Notre-Dame de Chancelade.

L'emplacement de cette source est marqué par une stèle à la mémoire de Alain de Solminihac, au bord de la route.

Fondation

D'autres moines rejoignent Foucault et le groupe s'organise en communauté.

En 1128, le premier abbé, Gérard de Montlau est béni par l'évêque de Périgueux, Guillaume d'Auberoche et les moines décident de construire un monastère. Ils bâtissent l'église abbatiale, le couvent protégé par une enceinte, puis une petite église paroissiale.

C'est une abbaye augustinienne, en 1133 : les moines choisissent la règle de St Augustin, rejoignant ainsi la congrégation des Chanoines de Saint Augustin.

Vers 1140, le lieu de Merlande est offert par Geoffroi de Cauzé et les moines y bâtissent une chapelle sur la source. Puis la chapelle fut rapidement agrandie et devint un prieuré. (On va y passer ensuite).

En 1360, l'abbaye compte 22 religieux. Elle s'est mise sous la protection du cardinal Hélié de Talleyrand-Périgord et reçoit de lui une dotation de 3800 florins d'or pour 38 nouveaux chanoines.

En 1635, Alain de Solminihac s'oppose à la Congrégation de France, les génovéfains, fondée par le cardinal de la Rochefoucauld, et si l'on interdit d'étendre la réforme prônée par Alain de Solminihac, Chancelade obtient l'autorisation d'exister comme congrégation indépendante.

Guerres, pillages et destructions

De 1360 à 1367 les anglais occupent Périgueux. Ils chassent les moines pour loger une garnison dans le monastère.

Du Guesclin, lors de son retour d'Espagne, va reconquérir l'abbaye, mais après son départ, les Anglais la reprennent et y restent jusqu'au XV^e siècle.

Vers 1440, sous la protection d'Arnaud de Bourdeille, et grâce à son abbé, Geoffroy de Pompadour, la communauté se reconstitue.

En 1575, durant les guerres de religion, Périgueux est prise par les Huguenots, Langoiran s'empare de l'abbaye qui est pillée et incendiée. De l'église, il ne reste que la croisée du transept avec la coupole et le clocher. La voûte de la nef et le chœur roman sont détruits³.

Renouveau

Quand en 1614 Alain de Solminihac est pourvu de cette abbaye, les moines ne sont plus que quatre. En 1622 il reçoit la bénédiction abbatiale en la cathédrale Saint-Front. Il rebâtit l'église à demi-abattue, reconstruit le cloître, les logis, les communs, il réforme l'abbaye et la repeuple.

Nommé évêque de Cahors par le pape Léon XIII en 1636, Alain de Solminihac revient à Chancelade en 1638 pour consacrer l'église. Il repose en la cathédrale de Cahors et il fut béatifié le 4 octobre 1981 par Jean-Paul II.

L'abbé Le Gros de Beller oriente résolument ses religieux vers les études et la bibliothèque s'enrichit de cartulaires, de chartes et de 4 000 livres. L'activité du scriptorium était intense : copie de manuscrits, classement de textes, de chartes. Le Révérend Père Prunis découvrit le journal de voyage de Montaigne, enfermé dans une vieille malle dans la tour de la librairie et il fut édité à Rome en 1774.

Chancelade, qui possédait une machine électrique, avait souscrit à l'Encyclopédie de Diderot.

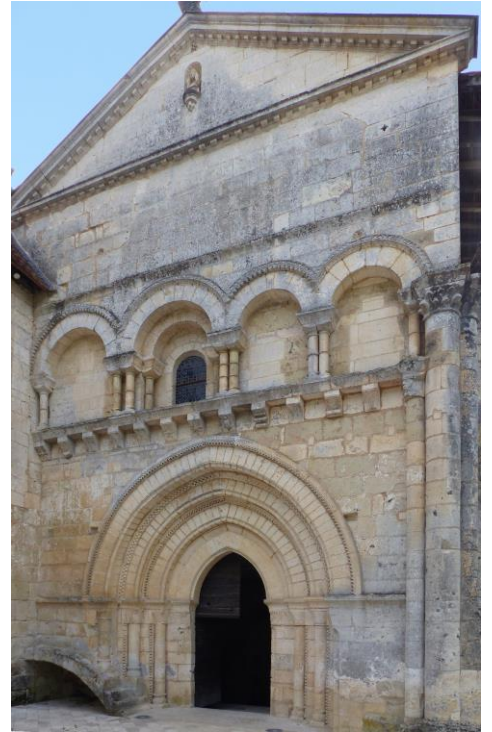
Elle est vendue comme bien national en 1790.

De nombreux documents sont revenus à la Bibliothèque Nationale où ils constituent un ensemble de 183 volumes, et plusieurs centaines d'ouvrages sont à la bibliothèque municipale de Périgueux dont une copie du cartulaire.

L'église abbatiale devient église paroissiale au début du XIX^e siècle. Une peinture du XVII^e siècle, le Christ aux outrages attribuée longtemps à de Georges de La Tour puis à Gerrit van Honthorst ou à un élève de son atelier, qui aurait été donné à Alain de Solminihac par le pape Léon XIII est visible dans l'église.

Après des travaux de rénovation commencés en 1955 par les propriétaires des bâtiments conventuels, l'abbaye peut ouvrir aux pèlerins et au public en 1977. Fermée de 2004 à 2009, elle est de nouveau ouverte en 2010.

En 1998, une communauté de Chanoines Réguliers de Saint Augustin se réinstalle à Chancelade.







Le haut de l'église est gothique (refait après les destructions) et quelque peu décalé par rapport à la base romane. La disposition de la nef (piliers délimitant des carrés) laisse à penser que l'église était à file de coupes.

Le *Christ aux outrages* de l'abbaye de Chancelade ne révèle pas tous les secrets de son auteur. Celui-ci est, quoiqu'il en soit, un maître du clair-obscur.

La tradition populaire de Chancelade raconte que ce tableau est donné par Louis XIII à Alain de Solminihac dans les années 1620. Cependant, rien ne prouve l'exactitude de ces faits. En revanche, il semble que ce tableau fasse partie de la campagne de réhabilitation de l'abbaye, orchestrée par Solminihac, dans la première moitié du XVII^e siècle.

Les yeux fermés, ce Christ semble souffrir, tandis que sa tête est penchée sur le côté et son buste vers l'avant. Par ailleurs, une chandelle placée à l'arrière-plan permet d'exercer un effet clair-obscur.

Longtemps attribué au Lorrain Georges de La Tour, ce "Christ aux outrages" fait l'objet de nombreuses polémiques. Certains l'attribuent au hollandais Gerrit van Honthorst. Malgré l'utilisation du clair-obscur, aucun nom particulier ne semble s'attacher au tableau parmi l'école de peintres du XVII^e siècle découlant de Caravage (célèbre inventeur de cette technique).



<http://www.abbaye-chancelade.com/le-prieure-de-chancelade-saint-astier/visite-guidee-des-lieux-confies-a-la-communaute>

La façade extérieure : l'absence de symétrie est due à l'empiètement du Logis de Bourdeilles (bâtiment communal, aujourd'hui presbytère), le portail en arc brisé situé au centre de la façade n'est pas dans l'axe de la nef.

Au deuxième niveau une rangée d'arcatures en plein cintre : au nord 2 arcs plus grands, le deuxième abrite une baie qui, elle, est dans l'axe de la nef.

Ces arcatures s'appuient sur un bandeau saillant soutenu par des corbeaux représentant de gauche à droite une fleur perlée à huit pétales, un soleil, une tortue, enfin des bandes horizontales moulurées représenteraient les quatre éléments : Air, Feu, Terre, Eau.

Cette partie de la façade est du XII^e, de facture romane avec influence architecturale de la Saintonge.

Le fronton triangulaire du XVII^e avec une niche, abrite un buste demeuré inconnu, daté de 1630.

Dès l'entrée deux volées de marches rachètent la différence de niveau entre le portail et le sol de la nef (1973).

Au-dessus une tribune soutenue par un robuste arc de plein cintre (1715), récemment restauré.

Dans la nef : murs et fenêtres de la partie basse sont du XII^e. Dans la deuxième travée, on a retrouvé des traces de fresques du XIII^e ou XIV^e.

La partie haute de la nef a été revoutée en 1630 de cinq travées sur croisée d'ogives. Les fenêtres du XVII^e ont des remplages gothiques différents : fleur de lys, rose, quadrilobes.

Le transept est la partie la mieux conservée du XII^e. La croisée du transept est couverte d'une coupole de 6m50 de diamètre qui supporte le clocher.

On retrouve également les traces d'un escalier qui permettait aux religieux d'accéder à l'église pour l'office de nuit en venant du dortoir.

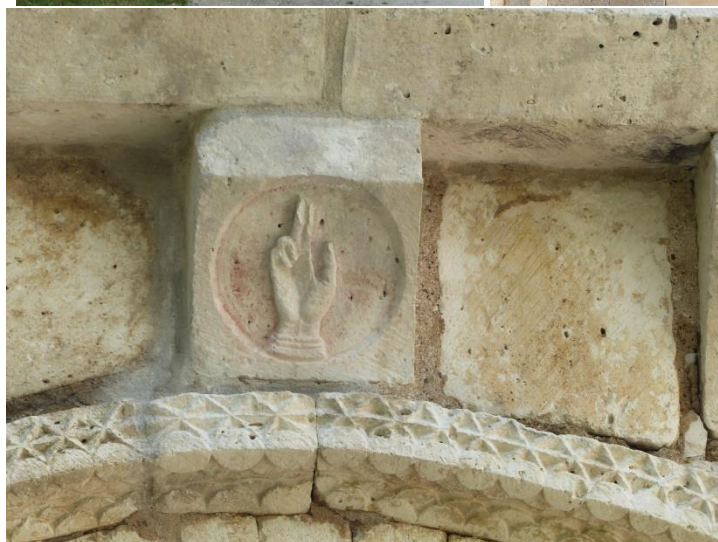
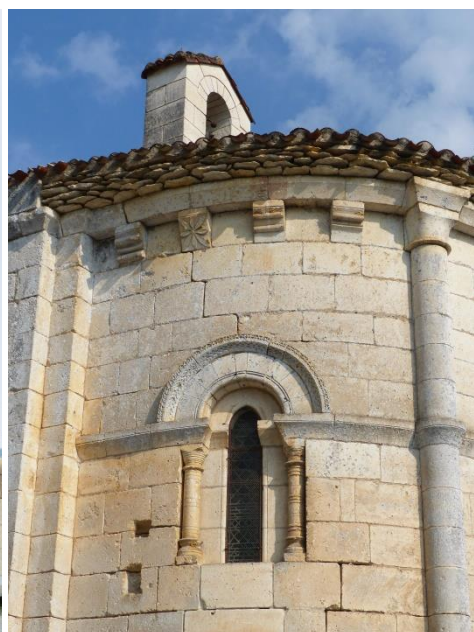
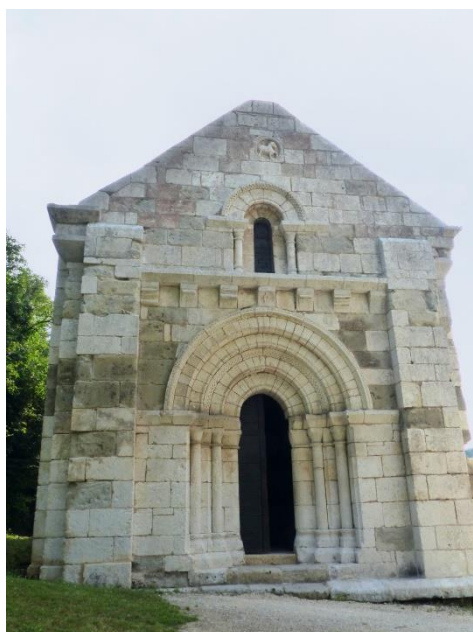
Transept sud : sur la petite tribune un orgue positif reconstruit en 1850 avec les restes de l'instrument beaucoup plus important qui se trouvait dans la grande tribune avant la révolution restauré en 1965 et décoré dans le style baroque.

Le chœur monastique : entièrement reconstruit au XVII^e siècle possède le même type de voutes d'ogives quadripartites que la nef.

Sur le même domaine se trouve la chapelle St Jean.

Hors de l'enclos des murs conventuels, cette église de petite dimension : 19 mx5 ma été édifée, sans doute par la même équipe d'artisans au XII^e siècle, elle avait une vocation paroissiale. Consacrée en 1147, elle est dédiée à Saint Jean Baptiste, Saint Front et la Trinité. Dénuée de toute sculpture ornementale, l'essentiel de la décoration - comme pour l'église abbatiale - se trouvant sur la façade de facture romane et d'inspiration des églises de Saintonge. Sur la voussure inférieure voir la mention "PAX" aux lettres cerclées d'une croix de Saint André ; sur le corbeau central voir une main bénissante. Au-dessus de la baie encadrée de colonnettes, un agneau crucifère (la Pax bénédictine). La nef pauvre en lumière est couverte d'un berceau brisé qu'un doubleau sépare en deux travées .A noter enfin que le toit était à l'origine couvert en lauzes ; enfin le petit clocher est de facture récente.

L'élégante abside ronde à contreforts-colonnes est ornée, comme le reste de l'édifice, d'une corniche à modillons. Cette chapelle tire sa beauté de ses proportions harmonieuses et son décor sobre concentré sur la façade ; influence s'il en est de la règle de Saint Augustin.





Vierge moderne

Merlande

Merlande (merci à la guide de Périgueux qui nous a permis de découvrir cette merveille) est une "fille" de Chancelade. Les explications se trouvent sur le panneau à l'entrée.

Le « lieu » de Merlande fut donné au début du XIIe siècle par l'évêque de Périgueux à l'abbaye de Chancelade, qui y bâtit, tout près d'une source, et sans doute dans les années 1140-1145, un prieuré ainsi qu'une église dédiée à saint Jean Baptiste.

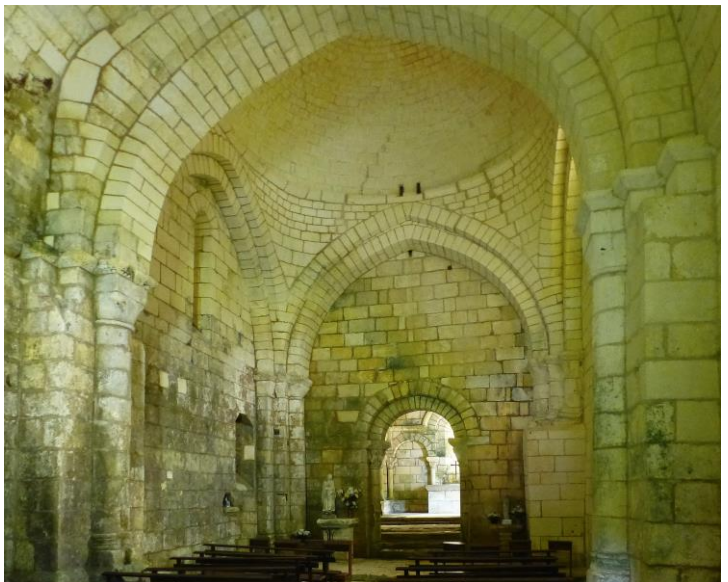
Celle-ci fut prolongée dans la seconde moitié du XIIe siècle par une nef à deux travées, initialement voûtées de coupes. La coupole occidentale, détruite, fut alors voûtée d'un berceau brisé divisé en deux travées. La chapelle primitive, rectangulaire, présente quinze chapiteaux, d'une exceptionnelle qualité et richesse décorative, répartis avec soin. Situés à hauteur des yeux du visiteur, ils sont ornés d'animaux fantastiques, dont de nombreux lions et griffons, symboles des forces du mal, et de décors géométriques ou de végétaux. Le sculpteur a utilisé diverses sources d'inspiration prises dans différentes régions, dont la Saintonge. La série de modillons extérieure, sans doute contemporaine de la construction du

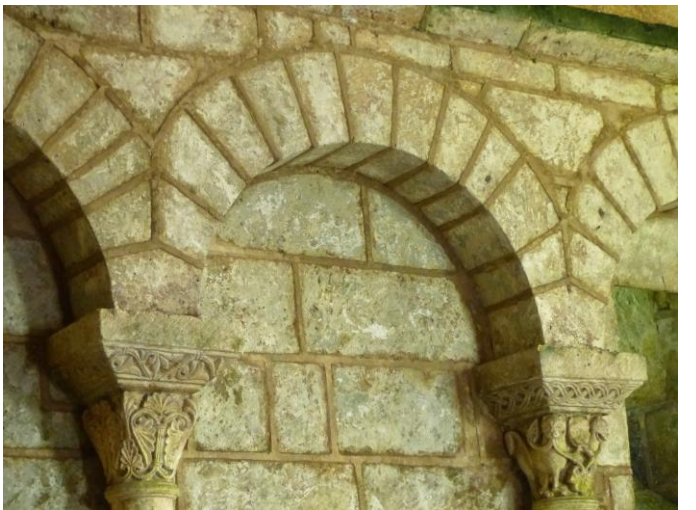
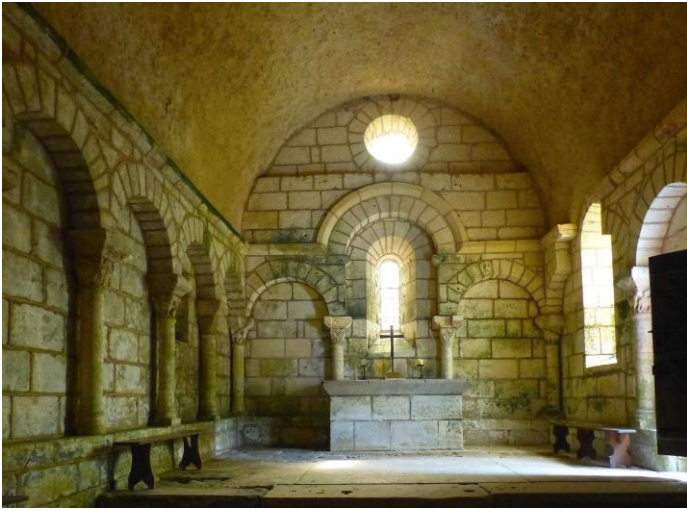
chevet, est tout aussi notable. Lions et têtes humaines composent l'essentiel des images. Des éléments ou des traces de fortifications des XIVe et XVe siècles (chambre de défense, mâchicoulis, canonnières, archères, fossés) sont visibles un peu partout. La tour fortifiée visible au nord de l'église a été élevée au XVIe siècle, après les destructions des Protestants. Une crypte, voûtée d'un berceau plein cintre et non accessible, existe sous le chœur. La cuve baptismale placée à l'entrée est romane. Le clocher fut démoli en 1835. Vendu comme bien national, le prieuré, en grande partie détruit, ne conserve plus que le logis du prieur, du XVIe siècle, flanqué d'une tour circulaire bordée par des fossés.



Coupole de la 2^e travée.

On voit encore le reste du départ d'un pendentif de la 1^e travée. Le chœur rectangulaire (page suivante) est plus étroit que la nef avec laquelle il communique par un arc triomphal plein cintre assez étroit. Il est voûté d'un berceau plein cintre et orné d'arcs en plein cintre. Les colonnes reposent sur un stylobate.







Côté fortification



Un sourire avant de repartir à Grenoble.

